

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Fables Choiesies, Mises En Vers

La Fontaine, Jean de

Paris, 1759

Fable X. Le Berger Et Le Roi.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1703

F A B L E X.

L E B E R G E R

E T

L E R O I.



FABLE X.

LE BERGER ET LE ROI.

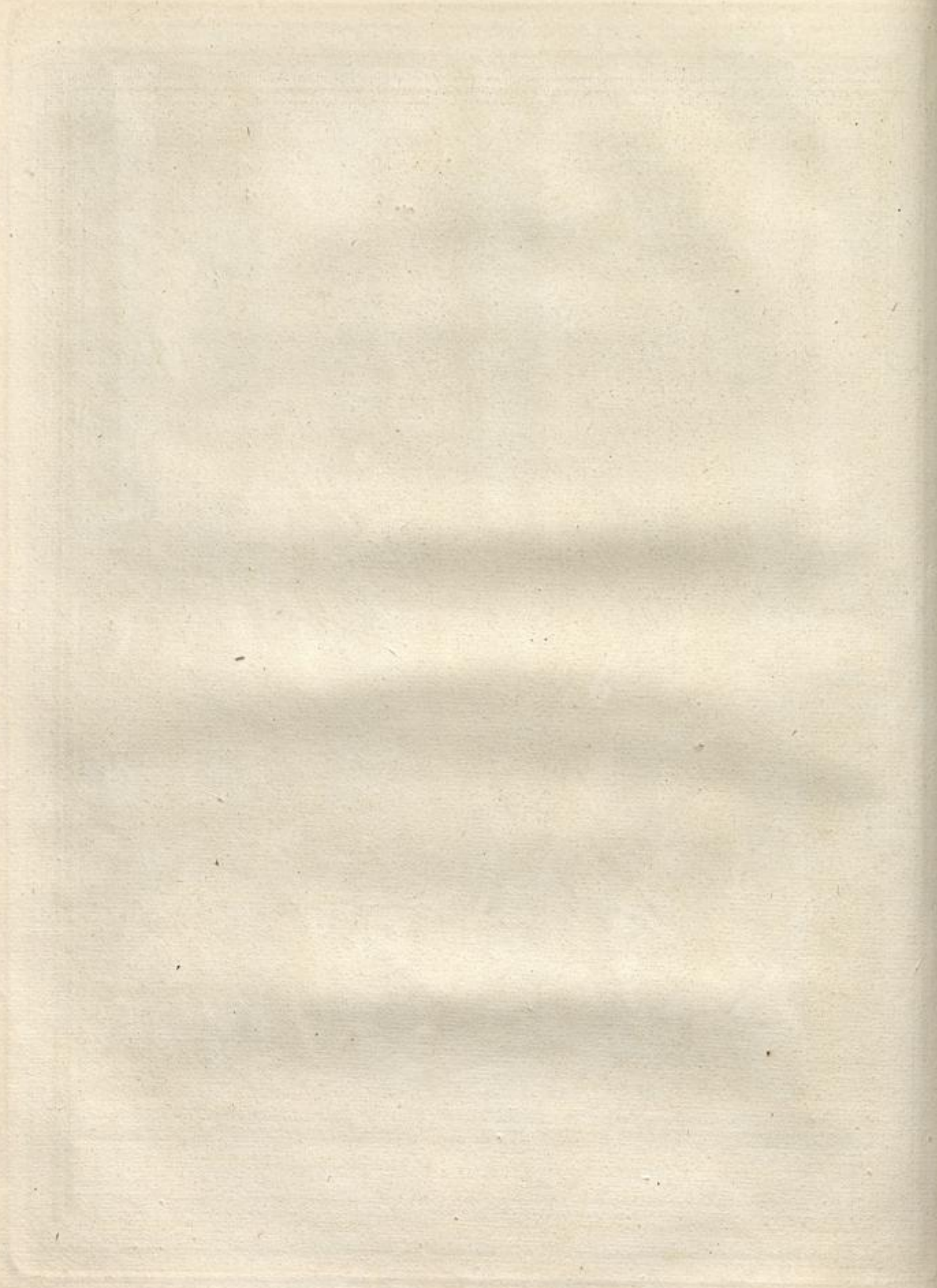
Deux démons, à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison.
Je ne vois point de cœurs qui ne leur sacrifie.
Si vous me demandez leur état & leur nom,
J'appelle l'un, amour; & l'autre, ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire:
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferois bien voir: mais mon but est de dire
Comme un Roi fit venir un Berger à sa cour.
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.
Ce Roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grace aux soins du Berger, de très-notables hommes.
Le Berger plut au Roi par ses soins diligents.
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens:
Laisse-là tes moutons, viens conduire des hommes.
Je te fais juge souverain.
Voilà notre Berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eût guère vû d'autres gens qu'un hermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup, & puis c'est tout,
Il avoit du bon sens: le reste vient ensuite:
Bref il en vint fort bien à bout.
L'hermite son voisin accourut pour lui dire:
Veillai-je, n'est-ce point un songe que je vois?
Vous favori! vous grand! défiez-vous des rois:
Leur faveur est glissante, on s'y trompe; & le pire,
C'est qu'il en coûte cher: de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connoissez pas l'attrait qui vous engage.
Je vous parle en ami. Craignez tout. L'autre rit;



LE BERGER ET LE ROY, Fable CXCVIII.

J.B. Oudry inv.

C. Baughey sculp.



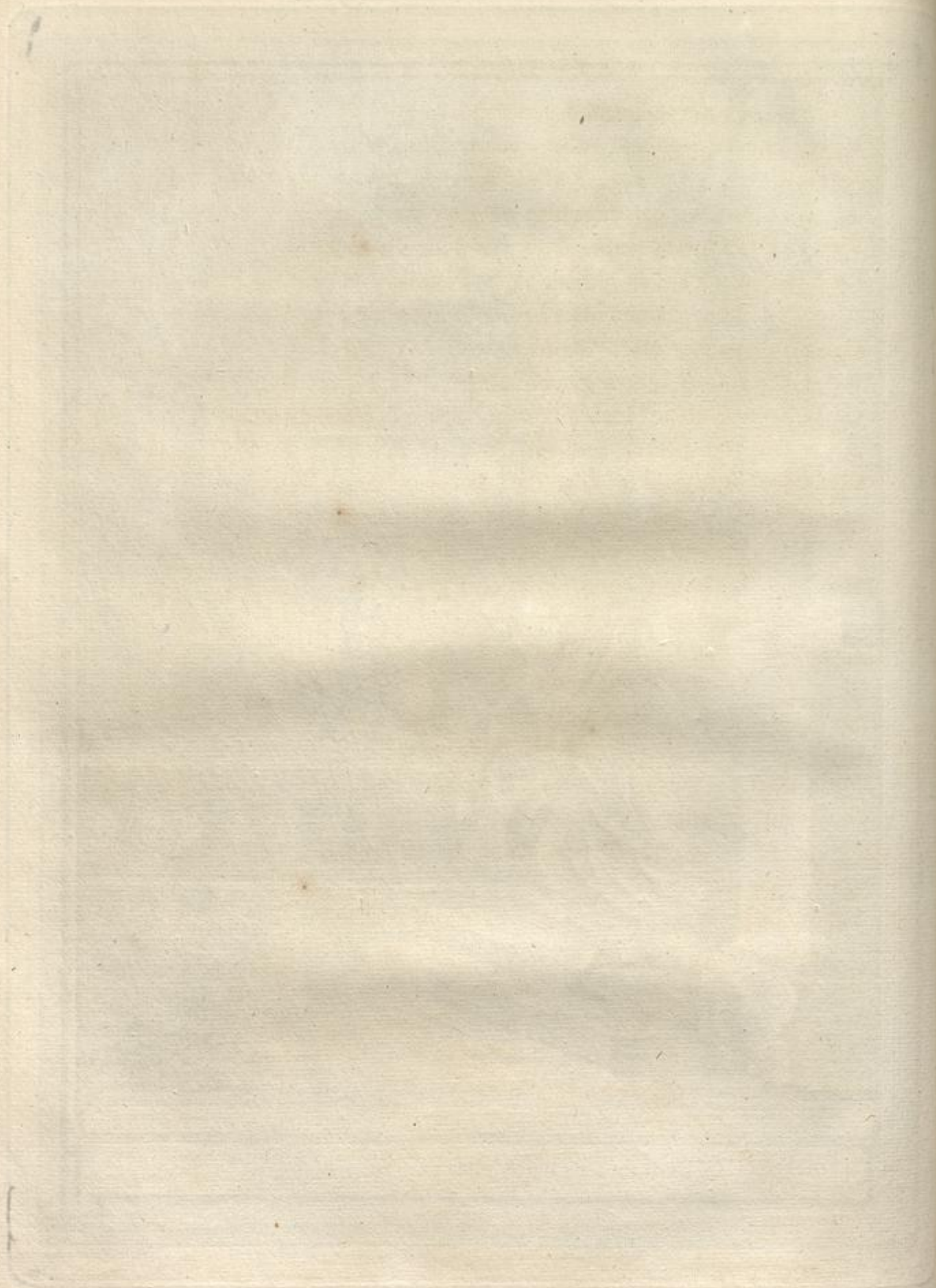


LE BERGER ET LE ROY. Fable CXCVIII. 2^e Planche.

J.B. Oudry inv.

P. St. Moutte sculp.





Et notre hermite poursuivit :

Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.
Je crois voir cet aveugle, à qui dans un voyage
Un serpent engourdi de froid,
Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet.
Le sien s'étoit perdu tombant de sa ceinture.
Il rendoit grace au ciel de l'heureuse aventure,
Quand un passant cria : que tenez-vous ? ô dieux !
Jetez cet animal traître & pernicieux,
Ce serpent. C'est un fouet. C'est un serpent, vous dis-je :
A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
Prétendez-vous garder ce trésor ? Pourquoi non ?
Mon fouet étoit usé, j'en retrouve un fort bon :

Vous n'en parlez que par envie.

L'aveugle enfin ne le crut pas,

Il en perdit bientôt la vie :

L'animal dégoré piqua son homme au bras.

Quant à vous, j'ose vous prédire

Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.

Eh, que me sçauroit-il arriver que la mort ?

Mille dégoûts viendront, dit le prophète hermite.

Il en vint en effet : l'hermite n'eut pas tort.

Mainte peste de cour fit tant par maint ressort,

Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,

Furent suspects au prince. On cabale, on suscite

Accusateurs & gens grevés par ses arrêts.

De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.

Le Prince voulut voir ses richesses immenses,

Il ne trouva par-tout que médiocrité,

Louanges du désert & de la pauvreté :

C'étoient-là ses magnificences.

Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :

Un grand coffre en est plein, fermé de dix ferrures.

Lui-même ouvrit ce coffre, & rendit bien surpris

Tous les machineurs d'impostures.



Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette.

Doux trésors! ce dit-il, chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie & le mensonge,
Je vous reprends: fortons de ces riches palais
Comme l'on fortiroit d'un songe.

Sire, pardonnez-moi cette exclamation.

J'avois prévu ma chute en montant sur le faite.

Je m'y suis trop complû: mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition?



(Fable CXCVIII.)

